



Jeff

a publié le 24 septembre 2021

L'occident ou le désir de rivage

Quand on voit la ceinture de banlieue pavillonnaire qui enserre une grande partie de notre littoral, on se dit que l'attrait pour la mer est irrésistible et l'a toujours été. Or, il n'en est rien. L'historien Alain Corbin, dans son ouvrage *Le territoire du vide*, nous explique que loin d'être ancestrale, cette passion pour la mer est très récente. Jusqu'au début du 19ème siècle en effet, la mer était considérée comme un milieu dangereux et hostile. Les littoraux furent de tout temps le refuge des parias et des réprouvés et l'on y mourait beaucoup, en raison des miasmes venant des marécages non encore assainis. La mer était dans la mesure du possible à éviter, pour les gens de bonne société.

De toute façon, la notion même de beauté du paysage est peu pertinente avant l'époque romantique. Dans les récits de voyage antérieurs au XIXème siècle ne figure nulle description de paysage naturel. N'est beau en vérité que ce qui est domestiqué par l'homme. La nature sauvage est l'ennemie de l'homme, contre laquelle il faut sans cesse lutter.

Très tôt pourtant, les élites aiment voyager. Cela ouvre l'esprit. Les Anglais inventent pour la formation de leur jeunesse le concept de « Grand Tour », un voyage à travers l'Europe et ses Humanités. Mais c'est le Romantisme qui créera la notion de paysage. Le grandiose est alors privilégié. On s'extasie au pied des montagnes, on invente l'alpinisme.

Mais de villégiature au bord de la mer, point n'est encore question. L'usage de la mer sera d'abord thérapeutique.

L'incarcération physique et morale des femmes de la société bourgeoise du 19ème siècle n'avait rien à envier à ce que l'on reproche aujourd'hui à l'islam radical. Les jeunes femmes qui avaient un tant soit peu de tempérament, dans l'incapacité où elles se trouvaient d'échapper aux contraintes qui leur étaient imposées, devenaient sujettes à développer de graves désordres nerveux. Ces pathologies inquiétaient fort leur entourage. Il fallait donc soigner. Un médecin anglais mit au point une thérapie de choc : la cure de bains de mer. N'allez cependant pas imaginer de douces baignades estivales dans les eaux voluptueuses de la Méditerranée. Ces cures avaient lieu à l'automne, en mer du Nord, dans une eau glacée. Une première station fut établie à Bath, en Angleterre, les suivantes essaimèrent sur les côtes de Flandre, d'Allemagne puis de Normandie.

En quoi la cure consistait-elle ? On faisait grimper les jeunes filles dans une cabine roulante. Elles y revêtaient un costume de bain ne laissant entrevoir pas le moindre bout de peau. Un vigoureux jeune homme tirait alors la roulotte jusqu'à l'eau, au-delà des premières vagues, ouvrait la porte, empoignait la demoiselle et l'immergeait dans l'eau glacée, maintenant sa tête sous l'eau jusqu'à ce qu'elle cesse de se débattre. Il la relevait un instant, lui laissant reprendre son souffle et ses esprits, puis la replongeait dans l'eau. A la « troisième suffocation », la séance journalière était généralement terminée. Cette cure durait le temps prescrit par le médecin, suivant le rythme de guérison de la « malade » et la gravité de son état.



Pendant qu'on refroidissait ainsi les ardeurs de la jeune fille, le reste de la famille jouissait des plaisirs d'une sociabilité mondaine, dans de luxueuses résidences et des établissements de jeux. Si l'on allait parfois contempler la mer, c'était de loin, pour s'en effrayer et respirer un air vivifiant. Point question encore de plaisirs balnéaires ou nautiques. Mais ces stations de cure devinrent peu à peu des lieux de villégiature appréciés.

Les stations balnéaires gagnèrent le sud, sous des climats plus agréables, et l'on en vint à s'y baigner, même si l'on n'était pas « malade ». C'est ainsi que le bord de mer, domestiqué par les élites, devint par mimétisme un attrait pour le reste de la population.

Il y aurait bien d'autres choses à dire d'Alain Corbin, historien du sensible, à la plume d'un délicieux lyrisme. De tous ses ouvrages, « Le territoire du vide, l'Occident ou le désir de rivage », est à mon avis son chef-d'oeuvre.